

Chevaucher des arcs-en-ciel

Des jours que je gisais sur mon canapé sous une couverture trouée comme mon cœur. Le sol était devenu blanc sous une avalanche de mouchoirs en papier, petits flocons de ma tristesse. Depuis que le soleil de ma vie, Greg, était parti pour suivre les sirènes de la connaissance dans des contrées lointaines, je me trouvais dans un noir absolu, glacial. Et puis un numéro que je ne connaissais pas s'est affiché sur mon smartphone. J'en fus doublement troublée : mon appareil aurait dû être déchargé et je n'avais aucune idée de qui m'appelait. C'était simple : je n'acceptais quasiment que les appels de Greg, signalés d'ailleurs par les premières notes gaies et ensoleillées d'un reggae de Jimmy Cliff. Je décourageais les autres, préférant les textos depuis qu'un coup de fil m'avait appris la disparition des parents dans un accident de la route le jour de mes huit ans. Il n'y avait que Greg qui s'entêtait à m'appeler, soi-disant pour mon bien. Et si on me téléphonait à son sujet ? S'il lui était arrivé malheur ou pire encore ?

Je lançai mes dernières forces dans la recherche de mon téléphone, à tâtons, trop fatiguée pour ouvrir les yeux. Je réussis enfin à le trouver entre deux paquets de gâteaux ramollis qui traînaient par terre dans ce qui m'apparut être au toucher une montagne de miettes, mon unique nourriture depuis mon échouage sur le canapé. Je n'avais de toute façon pas faim, à croire que mon corps se transformait en pierre et n'avait plus besoin que de repos. J'avais déjà pleuré toutes les larmes que je pouvais. Mes sens étaient aux abonnés absents, je ressemblais à un dauphin échoué sur une plage, attendant un miracle qui tardait. Ma bouche asséchée mit quelques secondes à prononcer un « Allo » laborieux. Un homme était au bout du fil. La tête vide, je n'arrivai pas à me concentrer sur ce qu'il me disait. Pourtant, cela semblait important. Mon cerveau arriva à capter une phrase que mon interlocuteur répétait en boucle, à l'instar d'un mantra : « Mademoiselle, vous m'entendez ? ». Avec l'énergie du zombie qui me caractérisait alors, je finis par articuler un vague « hum » qui m'épuisa. Je crus entendre un « ouf » de soulagement, à moins que cela ne fût un écho au bord d'une plage. Mes yeux refusant de s'ouvrir, je m'accrochai en vain à mes autres sens déficients et à ma conscience en lambeaux. J'avais froid, je frissonnais, comme si une vague m'était passée par-dessus et puis, je sentis une sorte de pluie d'étoiles me recouvrir dans un bruit de tôles légères froissées. J'avais l'impression que ma main gauche était coincée. Par un rocher ? Avais-je quitté mon salon sans m'en rendre compte ? Mes yeux semblaient collés, rideaux

tirés pour toujours sur mes espoirs ? De toute façon, même le noir qui baignait la pièce m'agressait trop pour que je puisse ouvrir un œil.

Encore cette voix qui ne se taisait pas. « Pressez-moi la main si vous m'entendez ! » Comment est-ce que mon interlocuteur voulait que je le touche, on était au téléphone ! Le monde était de plus en plus fou, à moins que cela ne fût une blague ?

Je tâtonnai pour appuyer sur le bouton mettant fin à la communication, mais la voix persista : « Restez avec moi Mademoiselle, on s'occupe de vous ! » Epuisée par mon effort, je me pelotonnai sur moi-même à la recherche de l'oubli dans le sommeil. J'aspirais à l'inertie, à aucun mouvement, même intérieur, malgré les secousses de mon corps qui augmentaient sans raison. Il y avait-il un tremblement de terre ? Avais-je de la fièvre ? Et puis ce bip qui ne cessait de se faire entendre, alors qu'après ma main gauche, c'était tout mon bras qui était coincé, c'était insupportable ! Ce son me vrillait les tympans, à la manière d'un marteau-piqueur tentant de creuser en moi des galeries souterraines sans fin et sans but. Pourquoi ne me laissait-on pas tranquille ? Et c'était quoi cette odeur qui se dégageait ? Elle me rappela des produits industriels antiseptiques et me donna la nausée. Mon ventre vide s'arc-bouta sous des vagues de spasmes. « Restez avec nous, Mademoiselle, ça va aller ! » m'enjoignit à nouveau la voix. Elle en avait de bonnes, où voulait-elle que j'aïlle avec mon bras coincé et ma vitalité de poisson mort sur un étal ? Et puis, pour aller où ? J'avais arrêté de croire que c'était mieux ailleurs. Le bonheur, on l'a en soi, et regarder ailleurs ne sert qu'à nous le rappeler. Le bonheur, pourquoi faut-il qu'on se rende compte qu'on l'a connu justement quand il se fait la malle ? C'est pourquoi, même si la voix s'obstinait à me demander d'essayer d'ouvrir les yeux, je n'y arrivais pas. Sûrement que je ne voulais plus voir la laideur des choses, que je ne souhaitais regarder que les arcs-en-ciel qui jouaient à saute-mouton dans ma tête sur une mer couleur émeraude dans laquelle s'amusaient gaiement des dauphins. C'était sympa. Soudain, j'eus l'impression d'avoir réussi à m'accrocher à un arc-en-ciel. Je me sentais en lévitation, comme si mon corps bougeait dans l'air sans qu'aucun de mes muscles ne fasse le moindre effort. C'était grisant, j'aurais aimé que cela durât toujours. Je menaçai de tomber en attendant un cri : « Vite, on va la perdre ! ». Qui ça « on » ? J'étais seule désormais, aucun humain à proximité, tant immédiate que lointaine ! Et perdre quoi : la course avec les dauphins, mon chemin, le Nord ? Là où j'étais, il n'y avait rien à gagner, rien à perdre. Seule l'immédiateté existait, sans

avant ni après, sans pensées et encore moins d'arrière-pensées. Ouf, je me remis à léviter, c'était agréable !

Comme la concierge qui leur avait ouvert la porte de l'appartement, le jeune policier s'écarta pour laisser passer le brancard des pompiers en route pour l'hôpital. Il se souviendrait longtemps de sa première intervention après l'appel d'un étudiant, coincé à l'étranger par une tempête de neige, sans nouvelles depuis des jours de sa sœur jumelle, son unique parente, avec laquelle il avait tout partagé jusque-là. La vie ne tient parfois qu'à un (coup de) fil.